

Études littéraires africaines

BISANSWA (Justin K.), *Le Roman africain contemporain. Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme*. Paris : Honoré Champion, coll. Unichamp-essentiel, n°21, 2009, 224 p. – ISBN 978-2-7453-1894-7



Raymond G. Hounfodji

Numéro 29, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027509ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027509ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hounfodji, R. G. (2010). Compte rendu de [BISANSWA (Justin K.), *Le Roman africain contemporain. Fictions sur la fiction de la modernité et du réalisme*. Paris : Honoré Champion, coll. Unichamp-essentiel, n°21, 2009, 224 p. – ISBN 978-2-7453-1894-7]. *Études littéraires africaines*, (29), 134–136.
<https://doi.org/10.7202/1027509ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sur la naissance de voix étranges, en amont de la mise en scène, derrière les masques identitaires brandis. D.-H. Pageaux s'intéresse au réel merveilleux et au baroque chez Alejo Carpentier, du point de vue de la production de textes susceptibles d'exprimer la complexité d'une réalité locale travaillée par des siècles d'acculturation et livrée à l'étrangeté mondiale. Cette voix suffisamment « étrange » pour dire l'étrangeté d'un monde pourra provenir du monde silencieux des « péons acculturés, des pierres incasiques, de la folle des cuisines » (H. Garric à propos du roman *Los Rios profundos* [1958] de José-Maria Arguedas, p. 77-97), de l'espace silencieux du Sertão (J.-C. Laborie à propos des romans de Guimarães Rosa), des interprètes installés dans l'entre-deux de la traduction (L. D'Hulst), des tortionnaires, des déments ou des animaux qui parlent du point de vue d'une inhumanité ou d'un « dehors » de l'humain (F. Labaune-Demeule sur Edwige Danticat, F. Paravy à propos du roman africain). L'étrangeté est alors une sorte de point aveugle des textes postcoloniaux, leur impossible assise.

■ Xavier GARNIER

BISANSWA (JUSTIN K.), *LE ROMAN AFRICAIN CONTEMPORAIN. FICTIONS SUR LA FICTION DE LA MODERNITE ET DU REALISME*. PARIS : HONORE CHAMPION, COLL. UNICHAMP-ESSENTIEL, N°21, 2009, 224 P. - ISBN 978-2-7453-1894-7.

Cet ouvrage, divisé en deux grandes parties symétriques de trois chapitres chacune, s'inscrit dans la veine des essais critiques qui tentent de sortir des sentiers battus, de rompre le cordon ombilical avec les pratiques obsolètes d'une poétique traditionnelle de la littérature africaine. Dans sa présentation, Justin K. Bisanswa donne le ton en revenant sur la sempiternelle question de l'être et de l'objet de la littérature africaine. Après environ un siècle d'existence, constate-t-il, celle-ci peine toujours à s'imposer dans certains milieux académiques et universitaires comme un noble sujet d'étude, et reste un simple sujet de curiosité. Car « pour beaucoup de critiques, le roman africain est un produit exotique qui n'intéresse que par sa couleur locale, ses "dysfonctionnements", et non un objet sémiotique, sémiologique analysable du point de vue de

son esthétique » (p. 10). À l'instar de beaucoup d'autres exégètes, il en appelle à une critique plus intelligente, innovante et vigoureuse, capable de dépasser l'amateurisme d'antan.

Dans la première partie, intitulée « À travers le prisme du discours critique », J.K. Bisanswa remonte d'abord le cours de ce qu'il appelle « l'aventure critique » pour passer en revue les moments fondateurs du discours critique sur la littérature africaine. Cette démarche le conduit à constater que, malgré la résistance farouche des vieilles pratiques, la littérarité sans cesse fluctuante du roman africain induit l'éclosion de nouvelles esthétiques et approches critiques. Il examine ensuite la réception de l'œuvre de Sony Labou Tansi. Avant de montrer comment son écriture consiste à recycler, détourner et parodier, il note que l'écrivain a la réputation de bousculer les certitudes du lecteur et sa façon d'approcher un livre, suscitant ainsi soit la sympathie, soit le rejet, deux extrêmes qui se reflètent clairement dans les études critiques qui lui sont consacrées. Enfin, il s'attache à comprendre comment s'élabore l'inscription de la parole et du silence dans l'œuvre de V.Y. Mudimbe, et montre que celle-ci est doublement atypique : à cheval sur la fiction et la théorie, son écriture boude l'Histoire, se fait cri au cœur d'un monde chaotique, déchiqueté, un monde de jouissance manquée et de silence assourdissant.

Dans la deuxième partie, « Énonciation du néant et du possible de l'histoire », J.K. Bisanswa analyse d'abord les (r)évolutions du discours paratextuel chez les romanciers africains. Autrefois utilisée pour recevoir la caution d'une figure faisant autorité, la préface est devenue pour les écrivains une plate-forme d'autodétermination. Il aborde ensuite la question de l'objet du discours romanesque africain. Pendant longtemps, celui-ci a été cantonné dans le réalisme historique ; c'est en cela qu'une (ré)orientation de la critique s'impose pour explorer aussi la socialité de ce discours afin de « libérer la lecture des clichés et stéréotypes » (p. 139). Enfin, il emboîte le pas à l'historien Mamadou Diouf pour interroger le rapport entre le discours romanesque et l'Histoire, ce qui réactive le débat sur les jeux de la représentation en littérature. Le romancier, en observateur attentif, transcrit et traduit en fiction, avec le recul du temps, ses observations ; son œuvre devient par conséquent un document historique.

Cet ouvrage est soigneusement écrit et se lit aisément, même si, par endroits, l'argumentation frise la logomachie. J.K. Bisanswa semble bien avoir réussi son pari : frayer de nouvelles pistes épistémologiques plus engagées, mais pas au sens sartrien du terme, commencer à « tisser une nouvelle corde au bout de l'ancienne », comme le dit l'adage béninois. Il conclut son ouvrage en renouvelant son appel à une herméneutique qui transcende les lectures de surface, car « le texte africain est à interpréter, à prolonger, à décrypter et c'est finalement dans l'implicite que l'essentiel se dit et se joue... » (p. 206).

■ Raymond G. HOUNFODJI

BONN (CHARLES), *KATEB YACINE. NEDJMA*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES FRANCOPHONES, 2009, 122 p. - ISBN 978-2-296-10321-4.

On peut saluer l'initiative de rééditer, vingt ans après la mort de Kateb Yacine, une monographie consacrée à *Nedjma* (1956), synthèse dont la première édition indiquait déjà, en 1990, que l'œuvre était devenue un classique de la littérature de langue française. Pour faciliter l'accès à ce texte complexe, parfois difficile à saisir, Charles Bonn aborde successivement : le contexte dans lequel l'œuvre s'est affirmée ; ses structures narratives ; son inscription historique et politique ; les structures mythiques, le vacillement des genres et le roman des origines qu'elle révèle ; ses prolongements enfin.

La répression du 8 mai 1945 et la guerre d'Algérie sont au cœur de la genèse d'une œuvre engagée par sa structure même, plutôt que par un discours politique explicite, et elles ont marqué sa réception. Roman d'avant-garde qui dynamite les conventions du roman réaliste, interroge la morale humaniste et oblige à une démarche active de relecture pour reconstituer un ensemble jamais totalement élucidé et toujours à réaliser, *Nejdma* entre en résonance avec les productions contemporaines du « Nouveau roman ». Ch. Bonn invite ainsi de façon convaincante à reconsidérer les lectures de Marc Gontard, trop radicalement écartées par Jacqueline Arnaud, qui insistait sur la nécessité d'inscrire l'œuvre dans une tradition maghrébine.